

ledélit

Publié par la Société des publications du Daily, une association étudiante de l'Université McGill

Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

McGill DAILY ledélit

DPS SPD

DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Mercredi 11 septembre 2024 | Volume 115 Numéro 2

Vincent sous stress chronique depuis 1977.

Crise d'itinérance au Québec

Protéger les enfants au détriment des personnes sans-abris?

GABRIELLE ADAMS

Contributrice

Le 15 avril dernier, un hébergement pour personnes sans-abris et un site de consommation supervisée, la Maison Benoît Labre, a ouvert ses portes à 260 mètres d'une école primaire. Après de nombreux incidents, la province du Québec envisage l'interdiction de centres de jours et de consommation supervisée près des écoles et des garderies. Bien que cette décision ait pour but premier de protéger les enfants, plusieurs personnes se questionnent sur les actions effectuées par le gouvernement pour protéger les personnes sans-abris et prévenir l'itinérance de ses citoyens.

La protection des enfants avant tout

Les semaines qui ont succédé l'ouverture du centre ont occasionné une série d'événements perturbateurs, recensés sur les terrains de l'école Victor-Rousselot.

« La réaction du gouvernement québécois peut être interprétée comme un refus de reconnaître cette situation de crise »

Parmi ces incidents, dont le nombre s'élève désormais à plus de 40, on dénombre des excréments humains retrouvés dans le parc-école, un feu allumé dans une ruelle adjacente, un parent ayant aperçu un homme nu près de l'entrée du service de garde, et la liste se poursuit. Par conséquent, le ministre Lionel Carmant, responsable des Services sociaux, a incité la Direction générale de la santé publique à « évaluer les options pour mieux encadrer l'établissement de ces ressources pour éviter que de telles situations se reproduisent à l'avenir ». Face à cette situation préoccupante, des questions se posent : comment cohabiter, mais d'abord, devrait-on cohabiter? Comment concilier la réalité des personnes itinérantes avec celle de nos enfants? Le gouvernement décide que sa priorité est de protéger les enfants de ces réalités difficiles. Pour ce faire, la province envisage l'interdiction des centres de jour et de consommation supervisée près des écoles.

Le Premier ministre François Legault partageait récemment son accord avec la récente décision de son homologue ontarien, Doug Ford, qui a mis en place des mesures d'interdiction semblables. À cet égard, Legault affirme que les centres de consommation supervisée ne devraient pas être situés près d'établissements scolaires : « Il ne devrait pas y en avoir. Il n'y aurait pas dû en avoir et il n'y en aura pas. » Le gouvernement caquiste avait d'ailleurs présenté une motion en 2017, qui avait pour but d'interdire les sites de consommation supervisée à une

distance minimale d'écoles, mais le Parti québécois avait bloqué cette initiative. En juin de cette année, c'est le Parti québécois qui a proposé une motion presque identique à celle qu'il avait refusée en 2017. Cette fois-ci, c'est la CAQ qui s'y est opposée.

Non à la cohabitation ou à la normalisation?

Dans le meilleur des cas, l'annonce de cette éventuelle décision du gouvernement démontre d'une part un désir incontestable de vouloir protéger les jeunes de la province, et d'une autre, un possible refus de reconnaître la crise de l'itinérance.

En effet, dans les provinces du Canada qui sont plus sévèrement accablées par cette crise, la cohabitation est inévitable, mais rarement mise en cause parce que la crise d'itinérance est normalisée. En Colombie-Britannique, par exemple, il est difficile de se

promener dans certaines villes sans voir le genre d'événements perturbateurs évoqués par l'école Victor-Rousselot ; les personnes qui fument du crack ou qui s'injectent du fentanyl sont omniprésentes, même à 100 mètres d'une école. Cela ne choque plus personne dans la province de l'Ouest. Peut-on supposer que les résidents en Colombie-Britannique soient plus ouverts à une cohabitation que les Québécois, ou bien est-ce simplement que la crise est d'une telle envergure qu'elle en devient banale?

« Je ne suis jamais surpris de voir des personnes consommer de la drogue en public. C'est sûr que, quand c'est près des écoles, c'est plus inquiétant, mais jamais surprenant (tdlr) », indique Andrew Nikodym, résident de la Colombie Britannique. « Depuis quelques années, l'ampleur de la situation est remarquable : maintenant, je suis presque surpris si je ne vois pas au moins une personne fumer du crack quand je sors, surtout si c'est au centre-ville. » Pour ce résident de Kelowna, cette cohabitation entre les personnes itinérantes en situation de dépendance à la drogue et les personnes qui n'en souffrent pas démontre une réelle normalisation de la crise. Dans ce contexte, la réaction du gouvernement québécois peut être interprétée comme un refus de reconnaître cette situation de crise.

Les actes sont-ils plus éloquentes que la parole

Quand il est question d'itinérance, il est forcément question des crises du logement,

de dépendance et de santé mentale. Pour croire que le gouvernement refuse de normaliser ces crises, il faut d'abord penser qu'il fait tout en son pouvoir pour protéger les itinérants et pallier cette situation de crise. En matière de crise du logement, la ministre responsable de l'Habitation, France-Élaine Duranceau, a présenté sa Stratégie québécoise en habitation le 22 août, qui propose une hausse dans la cible du nombre de logements. Parmi ceux annoncés, 4% seront des logements sociaux et abordables, contrairement au 10% actuel, déjà insuffisant selon la Fédération des locataires d'habitations à loyer modique du Québec, qui dénonce la stratégie.

Pour remédier à la crise des drogues, le ministre Carmant a annoncé, le 31 août, que 1,6 millions de dollars du Fonds de lutte contre la dépendance servirait à prévenir les surdoses de substances psychoactives. Cette somme sera investie dans des organismes communautaires qui offrent des services de consommation supervisée et vérification de substances illicites. La province a aussi facilité l'accès à la naloxone, une substance qui peut temporairement arrêter les effets d'une surdose, désormais gratuite dans toutes les pharmacies du Québec. Dre. Julie Bruneau, spécialiste en médecine de la toxicomanie, prétend toutefois que ces initiatives ne sont pas suffisantes : « On ne peut pas penser qu'en prévenant aujourd'hui ceux qui sont à risque de mourir à cause de leur drogue qu'on va être capable d'agir en amont sur la prévention, la détection et les soins centrés sur l'individu qui ne sont pas stigmatisants. » En ce qui concerne la santé mentale, rien n'est couvert par la province et les soins privés sont très dispendieux - on parle d'une moyenne de 150\$ par rendez-vous. Par ailleurs, on recense plus d'un million de toxicomanes souffrant d'une dépendance à la drogue dure au Canada. « Le gouvernement québécois peut faire plus à ce chapitre », conclut une étude de l'Institut de recherche progressiste. « Il peut d'abord offrir une véritable couverture universelle des soins de psychothérapie, accompagnée d'un encadrement du marché privé afin d'orienter les ressources vers les besoins prioritaires. »

La protection de tous

Plusieurs experts s'accordent donc sur le fait que le gouvernement doit en faire davantage en matière d'itinérance, de logements abordables, de dépendances aux drogues et de santé mentale. La protection des enfants est importante, mais il est aussi nécessaire d'aider et de protéger les toxicomanes, les sans-abris, les personnes souffrant de problèmes de santé mentale? ☹

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107
Montréal (Québec) H3A 1B5
Téléphone : +1 514 398-6790

Rédacteur en chef

rec@delitfrancais.com
Vincent Maraval

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Titouan Paux
Ysandre Beaulieu
Vacant

Culture

artsculture@delitfrancais.com
Harantxa Jean
Béatrice Poirier-Pouliot

Société

societe@delitfrancais.com
Jeanne Marengère
Anouchka Debionne

Environnement

environnement@delitfrancais.com
Juliette Elie
Adèle Doat

Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com
Jade Lè

Visuel

visuel@delitfrancais.com
Vacant
Vacant

Photographe

visuel@delitfrancais.com
Margaux Thomas

Coordonnateur de la correction

correction@delitfrancais.com
Malo Salmon
Vacant

Coordonnatrices réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com
Camélia Bakouri
Elie Nguyen

Contributeur-riche-s

Stu Doré, Carissa Tran, Eileen Davidson, Noah Alec-Mina, Gabrielle Adams

Couverture

Eileen Davidson

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B-26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Letty Matteo

Ventes et assistance administrative

Letty Matteo

Support graphique et technique

Alice Postovskiy

Comptable

Andrea Gluck

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
India Mosca

Conseil d'administration de la SPD

India Mosca, Emma Bainbridge, Asa Kohn, Jade Lè, Vincent Maraval, Letty Matteo.

Les opinions exprimées dans les pages du Délit sont celles de leurs auteur-e-s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. Le Délit n'est pas affilié à l'Université McGill.

Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mercredis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés). L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïd par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Les professeurs de la Faculté de droit en grève

La position de McGill suscite l'indignation du corps enseignant.

Le 26 août dernier, les professeurs de la faculté de droit de McGill, rassemblés sous la bannière de l'Association McGilloise des Professeurs de Droit (AMPD), ont déclenché une grève importante, et ce pour une durée indéterminée. Seulement une infime proportion des cours de droit proposés par McGill pour ce semestre d'automne a été assurée. *Le Délit* s'est entretenu avec Kirsten Anker, professeure associée de la faculté de droit et vice-présidente de l'AMPD, pour mieux comprendre les causes, enjeux et conséquences de cette grève.

L'AMPD, créée en 2021 et accréditée en novembre 2022 par le Tribunal administratif du travail québécois, est le premier syndicat de professeurs à McGill. L'AMPD lutte pour différentes causes syndicales, au cœur desquelles figurent les conditions de travail, l'autonomie dans la gouvernance de la faculté, ou encore la juste rémunération. L'AMPD demande plus de transparence dans les décisions administratives et moins de centralisation au sein de l'exécutif, par exemple lors

de surface, qui s'attardent souvent sur des détails de langage et rallongent le processus. Pour ces raisons, l'AMPD avait déjà déclenché plusieurs grèves. La première, en février 2024, était

la convention collective, mais que McGill avait insisté pour inclure une clause lui permettant de modifier le contenu du document à n'importe quel moment, et ce unilatéralement.

McGill ont des conséquences sur la réputation de l'institution, expliquant qu'elle a l'impression que cette bataille légale entre l'AMPD et l'Université fait de cette dernière le « paria »

beaucoup d'autres syndicats non professoraux existent, comme celui des auxiliaires d'enseignement (AEEDEM), et selon Anker, McGill parvient déjà à les gérer sans problème.



due à la colère des membres de l'AMPD après que McGill ait à nouveau essayé de repousser

ment. Évidemment, l'AMPD était opposé à cette requête, qui allait à l'encontre d'un des principaux objectifs de la convention, soit l'autonomie dans la gouvernance de la faculté.

de l'éducation supérieure au Québec et au Canada.

Par ailleurs, si McGill remportait son effort de retrait de la certification de l'AMPD, d'autres facultés seraient directement impactées. En effet, après la création de l'AMPD comme premier syndicat de professeurs à l'université, la Faculté des arts et la Faculté d'éducation ont elles aussi lancé leur projet de syndicalisation, et sont actuellement au cœur du processus de certification. Anker avertit que si McGill parvient à obtenir une victoire en décembre contre l'AMPD, cela impacterait très négativement les efforts menés par les deux facultés pour certifier leurs associations – mettant fin pour une période indéterminée à la vie syndicale professorale sur le campus.

Des pratiques malhonnêtes selon l'AMPD

Selon Anker, McGill présente des arguments fallacieux pour justifier ses actions. McGill aurait donné comme justification à son combat contre l'AMPD que la multiplication des syndicats à l'Université deviendrait rapidement laborieuse au niveau administratif. Pourtant, rappelle Anker, l'AMPD est l'unique syndicat de professeurs certifié à McGill. Par ailleurs,

due à la colère des membres de l'AMPD après que McGill ait à nouveau essayé de repousser

De lourds enjeux

Anker explique que les enjeux aujourd'hui sont énormes pour l'AMPD. En effet, McGill a lancé une procédure légale afin d'annuler la certification syndicale de l'AMPD, et le combat est ainsi devenu une question existentielle pour l'association. Les sessions judiciaires sont prévues pour le mois de décembre. La grève qui a lieu en ce moment, confie Anker, trouve son origine dans le refus de McGill de se consacrer à négocier de bonne foi la convention collective, mais est surtout une réaction à cette procédure légale engagée par McGill.

Anker confie qu'elle a l'impression que McGill s'obstine à dépenser son énergie, son temps et son argent à lutter contre l'AMPD. Selon elle, l'administration pourrait utiliser ses ressources pour faire en sorte que la négociation de la convention collective se passe en respectant les intérêts des deux parties à travers des négociations menées avec honnêteté. La professeure raconte par ailleurs que les actions de

les négociations. La deuxième, qui était de durée indéterminée, et qui a finalement duré huit semaines entre avril et juin 2024, était également due au refus de McGill de négocier la convention collective. L'AMPD avait décidé de terminer la grève après que McGill ait accepté d'organiser quatre sessions de négociation fin août et début septembre. En effet, selon Anker, le syndicat a souhaité créer à nouveau un environnement favorable à la discussion et l'écoute entre les deux parties. Cependant, l'administration de McGill a décidé de violer l'accord qui avait été trouvé, en ne se présentant pas dans la salle de réunion face à la l'équipe de négociation de l'AMPD lors de la date fixée en juin. Cela est d'autant plus décevant pour l'AMPD car Anker explique que les deux parties étaient arrivées à un accord sur la majorité des points de

Début septembre, le Tribunal administratif du travail a ordonné à McGill d'arrêter d'interférer avec les actions de l'AMPD, après que des courriels aient été envoyés à ses représentants, remettant en question la crédibilité du syndicat, juste avant la réunion cruciale pendant laquelle les membres de l'AMPD devaient voter le début de la grève. Ces courriels de McGill ont été interprétés comme de l'intimidation par l'AMPD. Cité dans un article de CBC/Radio-Canada publié le 2 septembre, Richard Janda, secrétaire et négociateur en chef de l'AMPD, qualifie la déclaration du tribunal comme un « retournement de situation remarquable (tdlr) », et comme la première décision officielle qui montre que « l'Université agit de manière antisyndicale et contre la loi ».

Quelles conséquences pour les élèves ?

Il est important de comprendre que la grève de l'AMPD est totale et d'une durée indéterminée. Les professeurs, ainsi qu'une majorité d'auxiliaires d'enseignement, n'assureront pas leurs cours jusqu'à nouvel ordre. Anker confirme qu'il n'y a aucun moyen pour les élèves de suivre les cours de droit, et explique que l'AMPD estime que c'est la seule façon d'exercer une véritable pression sur McGill. Les professeurs s'engagent également dans des lignes de piquetage autour de la faculté de droit, rendant l'accès au bâtiment ardu. Les élèves sont obligés de suivre des cours dans d'autres matières, qui vérifient ou non les prérequis de leur diplôme. Certains élèves, relate Anker, se sont organisés pour différer le paiement de leurs frais de scolarité jusqu'à ce que les cours reprennent, refusant de payer pour des cours non offerts. La situation trouvera sa fin si McGill accepte les conditions de l'AMPD, souligne Anker, ou si la procédure d'arbitrage engagée par McGill se déroule bel et bien, faisant perdre à l'AMPD son droit de grève. ☉

TITOUAN PAUX
Éditeur Actualités

« En entrevue, Kirsten Anker confirme que ce sont bien les préoccupations de gouvernance, et non monétaires, qui forment le cœur du combat de l'AMPD »

de l'allocation de mérites aux différents membres de la faculté. Depuis sa certification, l'AMPD négocie la signature d'une convention collective avec McGill afin de protéger les professeurs de droit et d'avoir une voix dans la gouvernance de la faculté. En entrevue, professeure Anker confirme que ce sont bien les préoccupations de gouvernance, et non monétaires, qui forment le cœur du combat de l'AMPD.

Obstacles aux négociations

Cependant, selon Anker, l'administration de McGill s'est montrée très réticente à faire avancer les négociations de bonne foi pour la convention collective. La professeure estime que McGill a développé des techniques antisyndicales basées sur l'augmentation du délai des procédures administratives, le report ou l'annulation de réunions, et les négociations

#bratsummer

Que du bien associé à la tendance de l'été?

Tout l'été, du moins pour ceux-celles dit-e-s « *chroniquement en ligne* » comme moi, nous avons été bombardé-e-s de contenu mettant en avant le nouveau concept du *Brat Summer*. L'expression qui se traduit en français comme « l'été des pestes (*tdlr*) » est le fruit du nouvel album de la chanteuse britannique Charli XCX, disponible sur les plateformes d'écoute depuis le début du mois de juin. Depuis, Internet s'est emparé du titre *Brat* et en a fait son hymne pour l'été, voyant se décupler le nombre de publications utilisant le vert néon caractéristique de l'album, créant dans cet élan l'expression virale de notre été 2024. Mais qu'est-ce qu'implique la philosophie du *Brat Summer*, et est-ce que son impact sur la jeunesse peut être vu comme positif? Y a-t-il plus de négatif à mettre en avant une telle idéologie, et est-il possible que cette tendance ait été poussée trop loin?

Historique du *Brat Summer*

Tout commence le 7 juin dernier, avec le lancement de l'album *Brat* de la chanteuse pop Charli XCX. Dès lors, les fils d'actualité d'Instagram et TikTok ont connu une vague déferlante de publications en lien avec l'album. Avant même sa sortie, ce sont les *singles*, notamment *Von Dutch* sorti le 29 février dernier, qui faisaient le buzz. Dès juin, avec l'entièreté de l'album désormais disponible à l'écoute, c'est d'abord la chanson *Apple* qui gagne en momentum sur les réseaux sociaux, grâce à la danse lui étant associée. Sur TikTok, ce sont 1,6 millions de publications qui utilisent la chanson, devenue pour plusieurs la bande sonore du *Brat Summer*.

En comparaison au *Hot Girl Summer*

Une question que j'ai aussi jugée importante de relever quant au *Brat Summer*, c'est en quoi ce phénomène diffère de l'expression qui avait marqué les derniers étés, le fameux *Hot Girl Summer*. Selon Charli XCX, « la fille *brat* est une fille qui est un peu bordélique et qui aime bien faire la fête, qui fait des choses un peu débiles parfois... mais qui est aussi très honnête. » Le *Hot Girl Summer*, popularisé dès 2019 avec la sortie de la chanson du même titre par Megan Thee Stallion, pour sa part, se définissait comme une attitude confiante et insouciante prônée auprès des femmes, les encourageant à

prioriser leur bonheur avant celui des autres. Le *Hot Girl Summer* valorisait également une attitude positive et inclusive en ce qui a trait à l'image corporelle et célébrait l'individualité de tous-tes et chacun-e.

Si l'on compare ces deux mouvements, il me semble clair que le *Hot Girl Summer* avait beaucoup à faire avec le physique et l'inclusion de tous les corps, alors que le *Brat Summer* représente plutôt une envie collective de se libérer des dogmes sociétaux et de réellement s'émanciper du regard de l'autre. D'une part, on avait donc un mouvement centré sur l'acceptation de ses différences, et d'une autre, ce même esprit du je-m'en-foutisme, mais appliqué à nos actions. Sous l'ère du *Brat Summer*, c'est alors sans souci de la perception de l'autre que les gestes et actions sont posés.

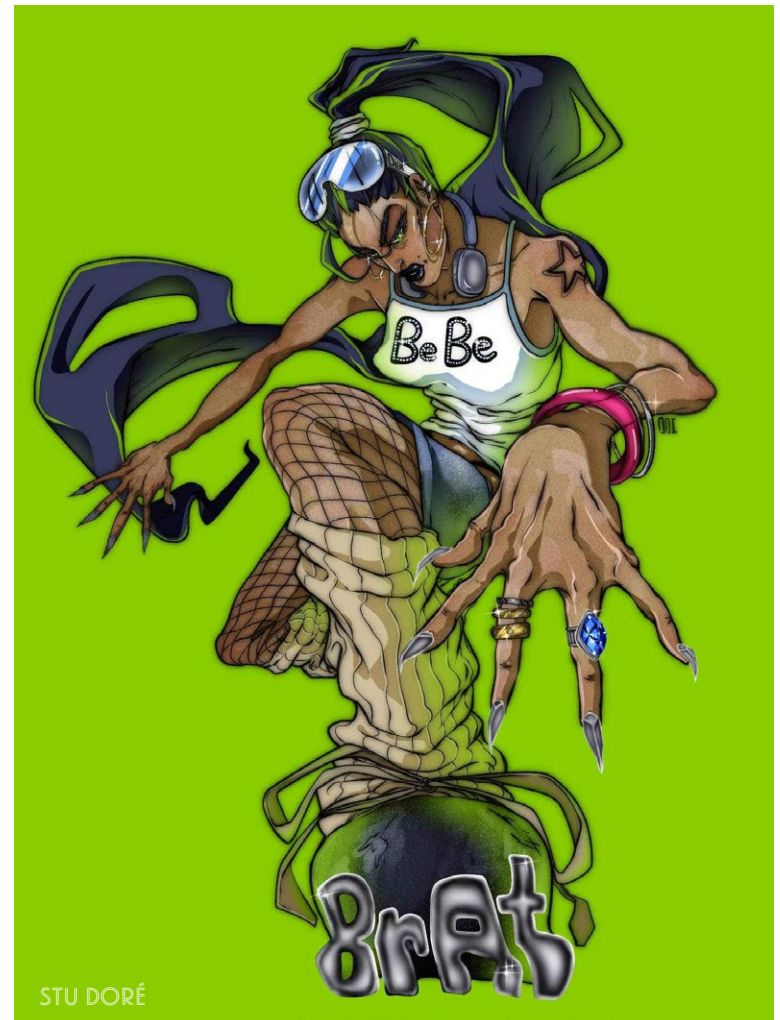
Et ses impacts?

Le *Brat Summer* a certainement su créer un sentiment de communauté qui transcende les barrières géographiques. À travers le monde, les jeunes se sont senti-e-s interpellé-e-s par l'envie de liberté qui sous-tend la philosophie mise en avant dans les différents morceaux de l'album. Qui plus est, l'album *Brat* a connu un écho retentissant au sein de la communauté *queer*, qui a été particulièrement interpellée par cet esprit de liberté, autant au niveau des actions qu'au niveau de l'expression personnelle. Les fans *queer*, souvent en quête de liberté face aux normes rigides de la société, se sont identifié-e-s au caractère rebelle et désinvolte du

certaine forme d'émancipation, il peut également normaliser des comportements irresponsables sous prétexte de liberté, des actions entreprises dans un esprit de « je le peux, donc je le fais ». Dans certains cas, le fait de glorifier l'insouciance et de minimiser les conséquences de certaines actions peut mener à des situations où l'on se sent autorisé-e-s à franchir certaines limites, qu'elles soient légales, morales, ou personnelles. On peut donc, sous le prétexte du *Brat Summer*, poser des actions qui heurtent les gens qui nous entourent ou encore nous-même. Il reste donc à méditer si notre génération est dotée de lobes frontaux assez développés pour discerner où se trouvent les limites de l'acceptable.

Un album quelque peu controversé

Je crois également impératif de discuter des principales controverses associées à la sortie de l'album de Charli XCX. La polémique est née du soutien de Charli à la candidate présidentielle démocrate, Kamala Harris, déduit du tweet de la chanteuse britannique publié le 22 juillet, où elle écrivait « *Kamala IS brat* ». Rapidement, la campagne électorale de Harris a adopté le vert néon de l'album, certainement par envie d'interpeller le jeune électoral américain. Ceci dit, Charli XCX, qui ne peut d'ailleurs pas voter aux États-Unis, a reçu de nombreuses critiques en lien avec son soutien pour Harris, notamment en ce qui concerne le passé de la candidate aux élections présidentielles comme procureure en Californie, ainsi que



STU DORÉ

cible en carton dans un centre de tir avec une keffiyeh, dont le port est actuellement largement associé à la lutte palestinienne. Leur amitié a donc attiré l'attention des fans de la chanteuse - et avec raison - et mené à des questions quant aux prises de position politiques de Charli.

Le titre *365* a lui aussi beaucoup fait parler. La controverse entourant cette chanson est principalement liée à son traitement explicite de la consommation de drogues, no-

la responsabilité des artistes pop dans la manière dont ils abordent des sujets sensibles, comme l'usage de drogues, récréatif ou non.

Brat Summer : Bien ou pas?

Pour conclure, le mouvement peut parfois risquer de basculer dans une glorification excessive du chaos, faisant passer au second plan des valeurs importantes telles que la bienveillance, l'esprit critique ou la responsabilité sociale. Ceci étant dit, tout comme le *Hot Girl Summer* a marqué une génération, il est indéniable que le *Brat Summer* a su incarner un souffle nouveau pour l'été 2024 et continuera certainement d'inspirer la Génération Z. Il aura su redéfinir les contours de la liberté individuelle, de choix et d'expression, dans une période post-pandémique où l'envie de légèreté et de festivité a pris une importance particulière. Le véritable défi réside alors dans la capacité de cette nouvelle tendance à trouver un équilibre entre l'expression de soi et le respect des autres et du monde qui nous entoure. Somme toute, je crois que le *Brat Summer* aura su être un été de fêtes, d'amitiés et de sourires, du moins en ce qui me concerne. J'espère donc qu'on gardera à l'esprit cette frivolité qui a rendu l'été 2024 tant mémorable. ☺

JEANNE MARENGÈRE
Éditrice Opinion

« Il me semble clair que le *Hot Girl Summer* avait beaucoup à faire avec le physique et l'inclusion de tous les corps, alors que le *Brat Summer* représente plutôt une envie collective de se libérer des dogmes sociétaux et de réellement s'émanciper du regard de l'autre »

Brat Summer. Cet état d'esprit leur a permis de se réapproprier des espaces où ils-elles peuvent exprimer leur identité sans entraves, où la fête devient un acte de résistance et où la spontanéité devient un moyen d'affirmation de soi.

Trop loin?

Cependant, il est essentiel de se questionner sur les potentielles dérives d'une telle philosophie. Si le *Brat Summer* encourage une

ses opinions quant au génocide qui a actuellement lieu en Palestine. Au final, Charli a offert comme réponse que « *sa musique n'est pas politique* » et qu'elle espérait que ce tweet, soit « *positif et léger* ».

Dans la même veine, Charli a aussi été critiquée pour son amitié avec Dasha Nekrasova, co-animatrice du podcast *Red Scare*. Celle qui aurait d'ailleurs inspiré le morceau *Mean girls* a vu une vidéo d'elle faire surface, où elle habillait sa

tamment de la cocaïne. En effet, les paroles font une référence directe à l'usage de cette substance, ce qui a provoqué de vives critiques de la part de certains auditeur-ric-e-s, choqué-e-s par une telle banalisation, voire glamourisation de l'usage de drogues dures, en particulier auprès de ses jeunes fans. Bien que certain-e-s défendent le titre, en disant qu'il reflète une réalité sombre et personnelle plutôt qu'une incitation à consommer, cette dimension de la chanson a ravivé un débat sur

Le luxe de se déconnecter

La tendance du minimalisme digital.

Dès le début de l'été, ma petite sœur a pris la décision de supprimer tous ses réseaux sociaux, ne conservant que les applications essentielles pour écouter de la musique et passer des appels. Sans exagération, j'ai rapidement remarqué un changement dans son comportement : elle est devenue plus calme, plus attentive, et surtout, plus concentrée. En constatant cette nouvelle sérénité, j'ai tout de suite eu envie d'imiter sa démarche de désintoxication digitale, et je n'ai pas été la seule.

Présentement, sur les réseaux sociaux, nombreux sont ceux qui expriment le désir d'abandonner leurs téléphones. Une véritable fatigue des technologies se fait sentir chez les adolescents et les jeunes adultes. En effet, selon le département américain de la Santé et des Services humains, les jeunes qui passent plus de trois heures par jour sur les réseaux sociaux sont plus susceptibles de présenter des symptômes de dépression et d'anxiété. Beaucoup deviennent également plus sensibles aux questions de confidentialité, soupçonnant Internet d'être un outil de surveillance pour les marques, les gouvernements et les escrocs ; plutôt qu'un espace pour explorer des centres d'intérêts et de services. Ce mouvement vers une sobriété digitale se traduit par une diminution de l'utilisation des réseaux sociaux ou, dans des cas plus extrêmes, par un abandon complet du téléphone. Sammy Palazzolo, une créatrice de contenu sur TikTok âgée de 18 ans, explique qu'elle et ses amies ont opté pour des téléphones à clapet lorsqu'elles sortent, afin de profiter pleinement de leur soirée et éviter d'être absorbées par leurs téléphones. D'autres choisissent même de laisser leur téléphone de côté tous les jours, tentant de naviguer dans notre société hyperconnectée uniquement avec un téléphone à clapet. Récemment, Mattel a même lancé son propre téléphone, le *Barbie Flip Phone*, qui offre les fonctions essentielles d'appel, de messagerie et quelques jeux. Cette tendance séduit beaucoup de gens à travers sa promesse de libération et de bien-être.

Une promesse coûteuse

Cette déconnexion est appréciée non seulement par les jeunes, mais aussi par les parents. Bien que les études de l'impact des technologies sur les performances académiques soient variées et parfois contradictoires, nombreux sont les parents qui préfèrent que leurs enfants limitent leur utilisation d'Internet. L'école Waldorf School of the Peninsula, située dans la Silicon Valley, incarne cette philosophie éducative qui privilégie une déconnexion complète des technologies.

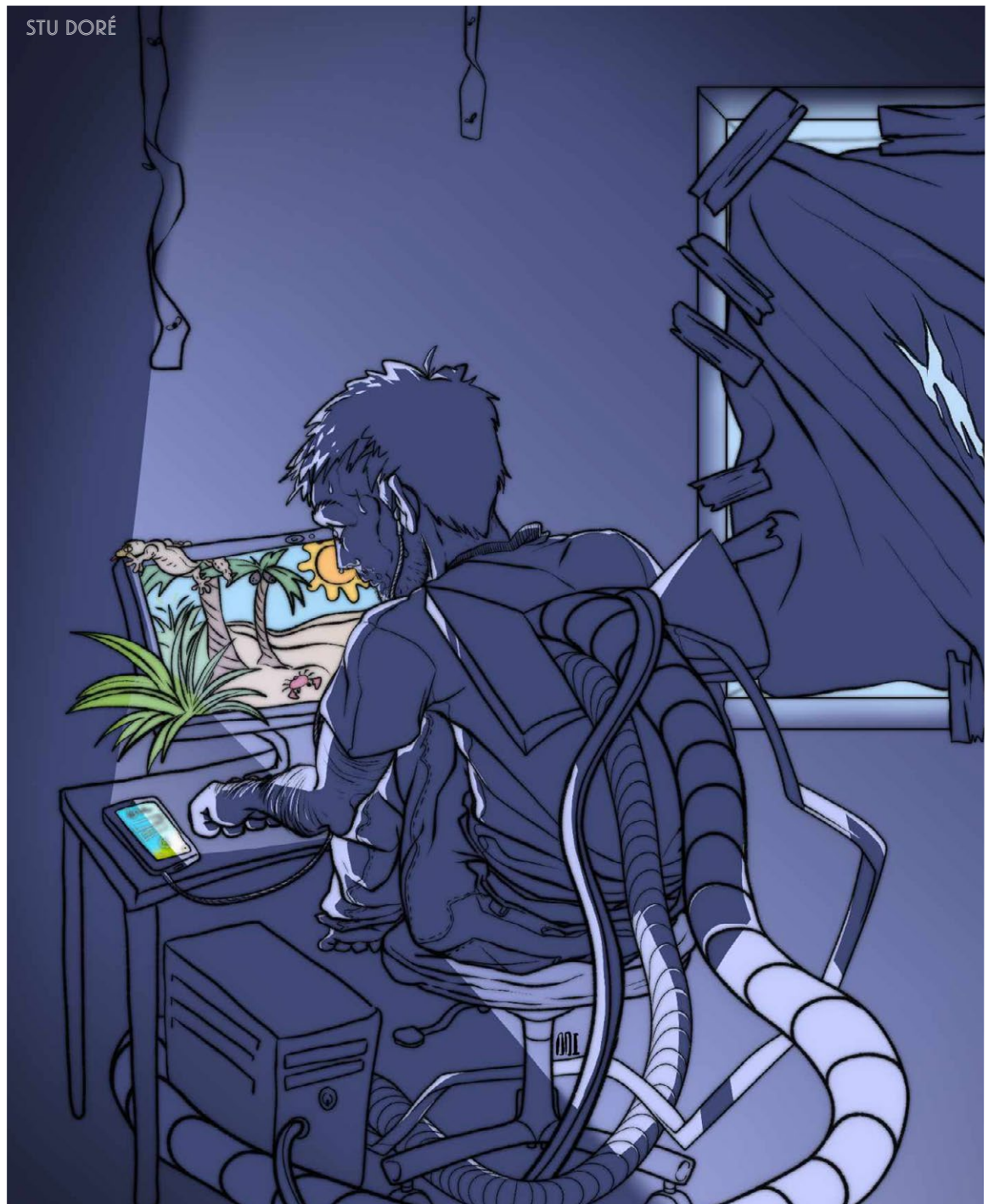
Dans ces établissements, l'utilisation limitée des ordinateurs est justifiée par la volonté de favoriser les interactions humaines, le mouvement physique et la concentration. Selon l'administration, une exposition excessive aux écrans pourrait entraver ces aspects essentiels du développement des enfants. Cette approche, quoique séduisante pour de nombreux parents soucieux de la sur-utilisation des technologies, est loin d'être accessible à tout le monde. Les parents qui choisissent cette école sont souvent bien informés et financièrement aisés pour naviguer dans les complexités de l'éducation sans l'aide immédiate des technologies. En effet, les frais de scolarité dans l'école Waldorf de la Silicon Valley peuvent atteindre jusqu'à 24 400 USD par an pour le secondaire, un montant significatif qui limite l'accès à ces institutions uniquement aux familles avec des moyens financiers importants. Ces parents, qui peuvent se permettre d'investir dans une éducation sans technologie, ont souvent la capacité de fournir un soutien éducatif technologique à domicile lorsque le moment est venu.

Cependant, la question de l'efficacité de cette méthode reste complexe. Bien que les diplômés de l'école Waldorf de la Silicon Valley aient tendance à entrer dans des universités prestigieuses, il est difficile de déterminer si ce succès est directement lié à la faible utilisation de la technologie ou à d'autres facteurs, comme le milieu socio-économique des familles. Une étude du *Journal of Youth and Adolescence* suggère que ce ne sont pas les technologies en elles-mêmes qui nuisent aux performances académiques, mais plutôt des routines déséquilibrées qui peuvent influencer les développements sociaux et scolaires. Ainsi, l'accent mis par l'école Waldorf sur une éducation sans technologie, bien qu'appréciée par certains parents, n'est pas une solution universelle. Il reflète une philosophie qui, tout en ayant ses avantages, est également étroitement liée à des contextes socio-économiques spécifiques qui permettent à ces familles de faire ce choix.

« L'utilisation d'Internet est une action qui est désormais indissociable de la vie courante ; qu'elle soit professionnelle ou personnelle »

Toujours 4,4 milliards sans Internet

L'accès à Internet est devenu indispensable dans notre monde contemporain, et ceux qui choisissent de se déconnecter le font souvent d'une position de privi-



lège, car tous n'ont pas ce luxe. Il est crucial de noter que, bien que des individus comme ma sœur, Sammy ou les élèves de l'école Waldorf puissent se permettre une déconnexion partielle tout en conservant un accès à Internet et à des appareils électroniques si nécessaire ; une réalité très différente émerge pour les 4,4 milliards de personnes

laquelle certaines familles n'ont pas d'ordinateur à domicile ou d'accès Internet fixe. Pour les jeunes issus de ces familles, cette déconnexion forcée a des conséquences significatives. Par exemple, pendant la pandémie, de nombreux élèves ont pris du retard en raison du manque de ressources pour suivre le passage de l'éducation aux plate-

téléphones pour se préparer avant de sortir. Les élèves de Waldorf auront éventuellement accès à un ordinateur et un téléphone portable. Ainsi, bien que la déconnexion partielle puisse offrir des avantages, il est essentiel de se rappeler qu'elle n'implique pas un abandon total d'Internet. L'accès aux services essentiels tels que l'éducation, la santé et les services bancaires se fait désormais largement en ligne. L'accès à Internet est donc devenu vital dans nos quotidiens et les défis rencontrés par ceux qui en sont privés soulignent l'importance de cette connexion dans notre société moderne. Ce mouvement vers la déconnexion met donc en lumière une inégalité persistante : une majorité de personnes a encore du mal à accéder à ce service essentiel qui semble être une nuisance envahissante pour d'autres. ☹

CAMÉLIA BAKOURI
Coordinatrice Réseaux-sociaux

qui ne sont toujours pas connectés dans le monde. La plupart des familles à faibles ou moyens revenus disposent d'une forme de connexion Internet, mais beaucoup sont sous-connectées, se limitant à un accès mobile et une connexion instable. Le coût reste la principale raison pour

formes en ligne. L'utilisation d'Internet est une action qui est désormais indissociable de la vie courante ; qu'elle soit professionnelle ou personnelle.

Finalement, ma sœur utilise toujours son téléphone. Sammy et ses amies utilisent leurs

Étudier les changements climatiques

L'offre de cours en environnement à McGill est-elle satisfaisante?

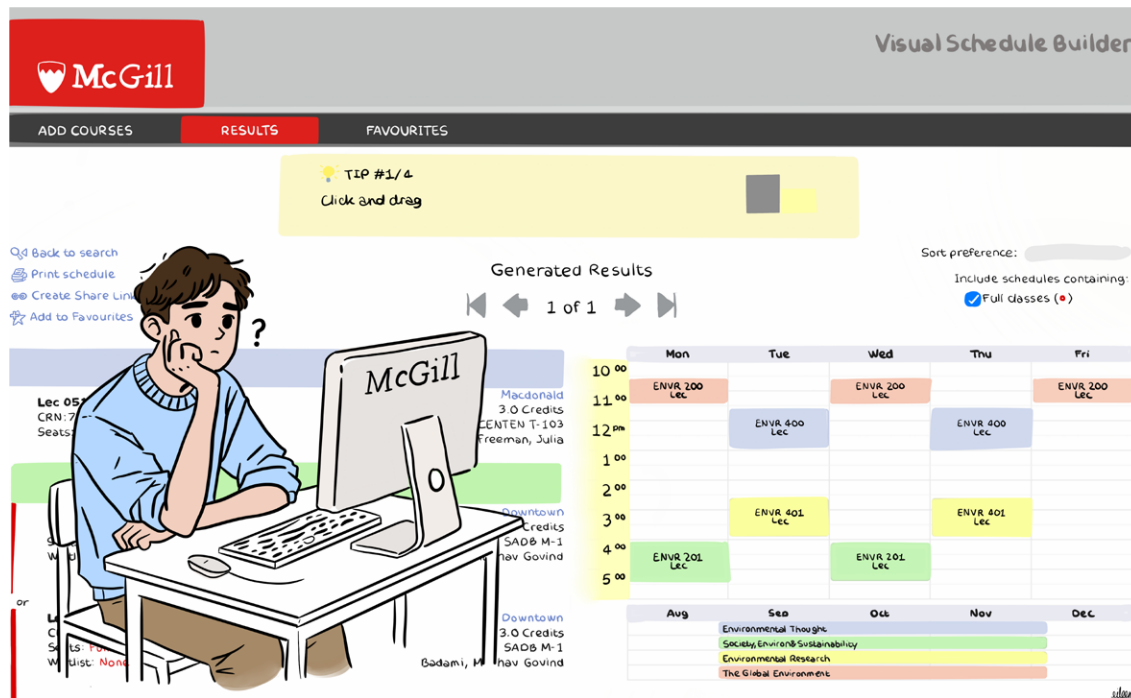
ADÈLE DOAT
Éditrice Environnement

À chaque nouvelle rentrée et création d'un nouvel emploi du temps pour le semestre qui s'annonce, nombreux sont ceux-celles qui remettent en question la structure de leur diplôme. Si certain-e-s décident de changer complètement de majeure ou de mineure, d'autres font le choix radical d'un retour au point de départ dans une autre faculté. Il peut aussi arriver que de nouveaux centres d'intérêt se manifestent au cours de l'été, et pourquoi pas une prise de conscience environnementale? Prise de conscience qui pousse certain-e-s à choisir des cours apportant des réponses quant à la crise climatique, ou des solutions pour soulager leur éco-anxiété.

Dans le cadre de sa stratégie en matière de climat et de développement durable 2020-2025, l'Université McGill prévoit de développer les opportunités d'apprentissage et de recherche en environnement pour ses étudiant-e-s et son personnel enseignant. Je ferai, dans cet article, l'état des lieux des cours en environnement et de ceux qui traitent du défi climatique dans les différentes facultés et départements de McGill, afin d'évaluer l'offre que propose déjà l'Université sur ces enjeux. Aussi parviendrais-je peut-être à convaincre certain-e-s de tenter leur chance dans un cours ayant pour thème l'environnement, quel que soit leur profil étudiant, ou du moins je donnerai des pistes à ceux-celles qui cherchent à assouvir leur appétit écologique dans leur parcours universitaire à McGill.

Être étudiant-e en environnement

À McGill, il existe déjà six programmes de premier cycle consacrés à l'environnement offerts par l'École de l'environnement [Bieler School of Environment, ndlr] dans différentes facultés. Il est possible de prendre une majeure en environnement en étant inscrit-e à la Faculté des sciences du centre-ville ou à la Faculté des sciences agricoles et environnementales (60 à 66 crédits), sur le campus Macdonald. Par ailleurs, la Faculté des arts propose elle aussi un diplôme en environnement (54 crédits). Ces trois programmes ont en commun une base de cours obligatoire définissant les interactions



EILEEN DAVIDSON

entre les êtres humains et le monde vivant (ENVR 200, 201,...) à laquelle doit s'ajouter le choix d'une concentration. Différentes options sont possibles en fonction des facultés. Pour en nommer quelques unes, on retrouve dans la Faculté des sciences les concentrations « Biodiversité et conservation » (*Biodiversity and Conservation*), « Production alimentaire et environnement » (*Food production and Environment*), et dans la Faculté des arts « Économie et environnement terrestre » (*Economics and the Earth's Environment*), « Environnement et développement » (*Environment and Development*), etc.

La Faculté des arts et des sciences a créé son propre programme quant aux ques-

ou encore « *Cultures et peuples* », mélangeant donc sciences empiriques et sciences humaines et sociales. N'importe quel-e étudiant-e, indépendamment de sa faculté, peut choisir d'effectuer une mineure en environnement (18 crédits) en se contentant des cours fondamentaux communs à tous les programmes en environnement. Enfin, l'École de l'environnement permet également de réaliser un diplôme en environnement (30 crédits), qui va plus loin que la simple mineure, tout en étant moins conséquent que la majeure.

Au-delà d'une majeure ou mineure en environnement

Bien que certain-e-s ont toujours su qu'ils dédieraient leur carrière à la lutte pour la protection de la planète, pour

un contexte social, c'est quelque chose qui nous affecte tous, qu'on le veuille ou pas. Ainsi c'est toujours bien d'avoir une petite compréhension de base de ces phénomènes-là », note Michelle Maillet, conseillère du programme de premier cycle du Département de géographie. C'est pourquoi, je me suis aussi intéressée à l'offre éducative traitant du défi climatique au sein des départements de l'Université pour les étudiant-e-s qui ne participent pas à un des programmes en environnement.

« Il y a énormément de départements qui offrent des cours sur les sujets environnementaux à l'extérieur de l'École d'environnement », m'a expliqué Michelle Maillet. Avant de continuer : « Comme par exemple en géographie, on offre plusieurs cours

comment les humains, avec leurs actions, ont interagi avec ce climat-là aussi. On observe comment l'infrastructure dans nos villes a aussi un impact sur le système environnemental. » En plus du département de géographie, Michelle Maillet liste les départements de Sciences atmosphériques et océaniques (*Atmospheric and Oceanic Sciences- ATOC*), de Sciences de la terre et des planètes (*Earth and Planetary Sciences- EPSC*), Science du système terrestre (*Earth System Science- ESYS*), qu'elle loue pour leur grande richesse en matière d'enseignement sur les changements climatiques. Elle souligne également la création récente d'un nouveau cours, FSCI 198, intitulé Crise climatique et actions en faveur du climat (*Climate Crisis and Climate Actions*). Ce dernier se distingue des autres cours donnés à McGill, car : « Au lieu de regarder les impacts négatifs, il cherche à donner de l'espoir avec des solutions : qu'est-ce que les gens peuvent faire du côté politique, individuel, sociétal... » Il a vocation aussi à « inspirer les jeunes, justement très tôt dans leurs études, à vouloir poursuivre d'autres cours plus avancés pour aller chercher justement ces questions-là ». Elle souligne qu'il existe de nombreuses combinaisons possibles de cours parsemées dans les facultés qui offrent différentes approches au problème.

À la Faculté de gestion Desautels, pour les étudiant-es au baccalauréat en commerce, il est possible de choisir une concentration en gestion durable (*Concentration in Managing for sustainability*). Alejandra, étudiante à McGill en commerce, a choisi cette concentration, car elle a « toujours été intéressée par le développement durable, la préservation de la planète et de l'environnement et tout ce qui se rapporte à l'écologie ». Elle désire « en apprendre plus sur ce que les entreprises sont capables de faire en matière de développement durable aujourd'hui ».

Un contenu à la hauteur des espérances?

Il semble que l'Université McGill offre un riche éventail de cours en matière d'environnement en mêlant différentes perspectives à travers les différentes facultés. Qu'en est-il du contenu des cours enseignés? J'ai interrogé divers profils d'étudiant-e-s afin d'évaluer la qualité des enseignements à ce sujet.

« Il y a énormément de départements qui offrent des cours sur les sujets environnementaux à l'extérieur de l'École d'environnement »

Michelle Maillet

tions climatiques. Il s'agit du programme Interfacultaire en environnement (54 crédits), qui en plus des cours obligatoires similaires aux autres programmes, offre la possibilité de combiner des enseignements de différentes facultés regroupés dans des catégories thématiques comme « *Écologie des populations, des communautés et des écosystèmes* », « *Santé humaine* »

d'autres, ce n'est que plus tard que s'est révélée une curiosité et inquiétude nouvelle pour la cause climatique. Nous ne voulons pas tous-tes devenir des expert-e-s en matière d'environnement, mais beaucoup d'entre nous cherchons à devenir de meilleur-e-s citoyen-ne-s climatiques dans un monde où agir collectivement et à l'échelle individuelle est nécessaire à la survie de notre espèce. « Dans

qui explorent la géographie physique. Dans le fond, ce sont tous les processus qui se passent à la surface ou près de la surface de la planète Terre. On a des cours sur les systèmes environnementaux, où l'on regarde l'hydrologie, les sciences climatiques. On regarde aussi l'interaction avec les systèmes humains. Par exemple, on étudie comment le climat affecte la vie dans la ville où des humains se sont établis,

Le club *Little Forests McGill*, qui agit pour la préservation de la nature notamment en plantant des arbres en milieu urbain, m'a accueillie lors d'une de ses réunions, au cours de laquelle j'ai pu interroger plusieurs étudiantes en environnement. Globalement, toutes se sont accordées à dire que les cours qu'elles suivent sont très intéressants et à la hauteur de leurs attentes. Lauren, étudiante en troisième année, a une majeure en environnement et en développement dans la faculté des arts. Les louanges ne manquent pas pour exprimer sa gratitude envers ses professeur·e·s et leurs enseignements : « Les professeur·e·s du département sont tous très bons. On apprend beaucoup. » Elle apprécie particulièrement le côté interdisciplinaire de sa majeure. « L'année dernière, nous avons suivi le cours d'environnement 203, qui traite de l'éthique dans l'environnement. C'était super, car il y avait plus de philosophie et de réflexion. Nous devions aussi faire environnement 200, qui portait sur les systèmes (le cycle de l'eau, le cycle du carbone). Il y a donc à la fois les sciences et les sciences sociales, ce qui est vraiment unique. Que vous soyez en sciences ou en arts, vous devez

que je pouvais apprendre beaucoup et faire la différence grâce à mes études et à ma carrière. » Elle ajoute même que « certains des cours de cette concentration devraient être obligatoires pour

ayant fait des déçu·e·s. Thomas*, dans le cadre de sa majeure en économie, a pris le cours ECON 347, qui concerne l'économie du changement climatique, et l'a regretté : « Le contenu du cours et

faudrait revoir comment le professeur les présente ». Avant de compléter : « Je pense aussi que McGill décrit mal le cours lorsque l'on souhaite s'y inscrire. »

Un intérêt croissant

« Chaque année, on voit les chiffres du nombre d'étudiants qui sont inscrits dans ces programmes [traitant de la protection de l'environnement, *ndlr*] augmenter », remarque Michelle Maillet. Elle constate l'intérêt accru des étudiant·e·s pour ces questions, qu'elle interprète par « un désir de travailler sur les

son cours, elle met en avant l'importance de l'action collective pour avoir un impact. Elle cherche à inspirer ses élèves en leur donnant des exemples de résultats positifs grâce à des mobilisations pour la justice sociale et climatique : « J'espère que les étudiants ne se sentiront pas désespérés quant à l'avenir des problèmes environnementaux à l'issue de ce cours et qu'ils comprendront mieux le problème, mais aussi les réponses possibles. »

En outre, beaucoup d'événements pour sensibiliser à la protection de l'environnement sont



EILEEN DAVIDSON

tous les étudiants de Desautels ». Elle déplore que le seul cours obligatoire qui s'en rapproche

le professeur ont été décevants. Je m'attendais à ce qu'il lie l'économie avec les problèmes envi-

solutions ». « Quand j'ai commencé à être la conseillère pour le programme en durabilité, en 2019, on avait 47 étudiants. Aujourd'hui, on en a 73. Et chaque année, il y a toujours quelques étudiants de plus qui s'ajoutent », nous confie-t-elle. Amy Janzwood, qui enseigne le cours de sciences politiques sur la politique environnementale mondiale (*POLI 350 Global Environmental Politics*), a aussi remarqué cet intérêt, car sa classe est toujours en sur-nombre. « Je pense que le niveau de sensibilisation est déjà très élevé. Les étudiants sont très préoccupés par les problèmes environnementaux et en font l'expérience directe dans leur propre vie. Certains ont été directement touchés par la fumée des feux de forêt, les évacuations. Les prix, toutes sortes de volatilité et les effets des problèmes environnementaux mondiaux sont toujours présents ». Dans

tenus sur le campus, comme le festival de la biodiversité organisé par le bureau de durabilité qui aura lieu fin septembre. Ainsi, même sans prendre des cours sur le sujet, les étudiant·e·s sont amené·e·s à réfléchir à l'avenir de la planète. « Je pense qu'il ne suffit pas de mettre l'emphase sur les cours, mais de vraiment s'y attaquer par tous les angles. Il y a d'autres moyens à l'extérieur des cours, de donner un peu un goût aux étudiants de s'intéresser à ces questions importantes », nous partage Michelle Maillet. Elle nous livre une de ses philosophies : « On ne pourra jamais convaincre tout le monde, mais on peut mettre notre énergie sur la grande majorité qui est prête à vouloir se mettre au travail. Puis mettre du vent dans les voiles de ceux qui poussent en avant, de faire tout ce que l'on peut pour les encourager. »

*Nom fictif ☺

« Certains des cours de cette concentration devraient être obligatoires pour tous les étudiants de Desautels »

- Alejandra, étudiante à Desautels avec une concentration en environnement

faire un peu de tout », nous raconte-t-elle. L'expertise des professeur·e·s et leur expérience sont très enrichissantes et apportent beaucoup aux leçons en classe.

Alejandra n'a pas regretté son choix de concentration en environnement à Desautels : « J'ai trouvé la concentration très intéressante, car elle donne le point de vue de l'entreprise. J'ai senti

soit Contexte social de l'entreprise (*MGCR 460 : Social Context of Business*) qu'elle a « vraiment détesté » le jugeant « trop superficiel et qui n'ajoute rien de significatif à ce qu'[elle] pense être du bon sens ».

Bien qu'une majorité soit satisfaite de l'offre de cours en environnement à McGill, cela n'empêche pas quelques déconvenues

ronnementaux actuels en nous présentant des modèles plus complexes et aboutis. Mais au final le contenu de la classe était décousu sans vrai fil conducteur en plus d'être relativement indigeste à cause des nombreuses digressions semi-climatoscéptiques du professeur. » Il ne rejette pas l'entièreté du cours, car il a trouvé certaines notions intéressantes. Toutefois, selon lui, « il

BONNES NOUVELLES

Le bulletin terre à terre

Les bonnes nouvelles environnementales de l'été 2024.

La saison estivale de l'année 2024 a été la plus chaude jamais enregistrée, avec une température moyenne mondiale de près de 17°C. Cela dépasse de plus de 1,5°C la température moyenne préindustrielle (1850-1900), un objectif clé de l'accord de Paris. Malgré ces faits inquiétants, il ne faut pas baisser les bras. Les individus et les communautés à travers le monde prennent des initiatives pour lutter contre les changements climatiques, et ces efforts ne doivent pas passer inaperçus. La motivation à lutter contre les changements climatiques se cultive, et se rafraîchir les pensées en s'exposant à des bonnes nouvelles environnementales ne peut qu'être bénéfique à la cause. Voici un récapitulatif des événements mondiaux de l'été 2024 en matière d'environnement.

NO MOW MAY ET LE DÉFI PISSENLIT

Au mois de mai 2024, le mouvement *No Mow May* mis en place par l'organisation britannique Plantlife a connu une certaine popularité en Amérique du Nord. Le défi consiste à ne pas tondre sa pelouse durant l'entièreté du mois de mai, afin de laisser pousser les plantes et les fleurs et permettre aux pollinisateurs de profiter de toute la verdure, qui se fait plus rare en fin d'hiver et au début du printemps. Le mouvement a été endossé par certaines organisations, dont Bee City USA, qui encourage à étendre l'abstention de la tonte au printemps et même à l'année au complet. Selon Bee City USA, les bénéfices de laisser pousser sa pelouse sont multiples : une réduction de la pollution sonore due à l'équipement parfois bruyant de maintien paysager, ainsi que de meilleures conditions pour les invertébrés et une économie d'eau, de temps, et d'argent.

Le Défi pissenlit, une initiative québécoise lancée en 2021 par Miel&Co. est similaire au *No Mow May*, mais se distingue de ce dernier en ne donnant pas de contrainte de durée ou de moment précis. L'organisme propose plutôt aux Québécois·e·s de simplement laisser fleurir les pissenlits avant de les tondre. Les pissenlits sont essentiels au développement printanier des colonies d'abeilles, selon les observations des apiculteurs. En juillet, la ville de Québec a interdit l'utilisation de pesticides non biologiques sur son territoire. Il semble donc qu'un changement de mentalité est en train de se produire en ce qui concerne l'idéal de la pelouse parfaite. Il reste à voir si ces mouvements viraux de l'été 2024 conserveront leur popularité dans les années à venir.

DES ENTREPRISES DE PRODUITS MENSTRUELS DURABLES

Les entreprises ayant pour but d'offrir des produits et des services écologiques à leurs consommateurs ne cessent de se multiplier au Québec. L'entreprise québécoise de produits menstruels sains et durables Iris + Arlo offre des serviettes sanitaires, des tampons et des culottes menstruelles sains, fabriqués à partir de matériaux simples et naturels, autant pour la santé de ses client·e·s que pour celle de notre planète. Sur son site internet, l'entreprise montre son impact en quelques statistiques clés. Par exemple, chaque année au Canada, plus de 771 millions de produits menstruels se retrouvent dans les dépotoirs. En plus d'avoir pour mission de diminuer l'impact environnemental des produits menstruels, Iris + Arlo a une vocation éducative et inclusive. La compagnie souhaite démystifier les tabous liés aux menstruations et aux personnes menstruées. On peut retrouver sur leur site internet un lexique sur tout ce qui est en lien avec le sujet.

Une autre compagnie de produits menstruels écologiques, Mme L'Ovary, propose des produits réutilisables en coton naturel et des coupes menstruelles. Ce type de produit gagne petit à petit en popularité depuis quelques années. La compagnie vise autant à protéger la santé des personnes menstruées que celle de l'environnement. Plusieurs entreprises dans divers secteurs intègrent de plus en plus cette notion d'interdépendance entre la santé humaine et la santé environnementale.

LA DEMANDE EN COMBUSTIBLES FOSSILES DIMINUE

Les scientifiques avertissent depuis plusieurs années des dangers environnementaux si les émissions de gaz à effet de serre (GES) ne cessent pas et ne diminuent pas jusqu'à la nullité. Depuis que les énergies fossiles sont devenues une partie intégrante du fonctionnement de l'espèce humaine, les émissions de GES continuent d'augmenter. Pourtant, de plus en plus de pays industrialisés tentent de diminuer leurs émissions de GES en se tournant vers des énergies renouvelables. Une des technologies vers laquelle ceux-ci se tournent pour remplacer les énergies fossiles est l'électricité. Ce n'est pas la solution idéale de remplacement, car elle émet également du dioxyde de carbone dans l'atmosphère, mais c'est un pas dans la bonne direction. La consommation mondiale d'électricité ne cesse d'augmenter, et selon l'Agence internationale de l'énergie (AIE), cette augmentation vient avec un plafonnement de la demande en énergies fossiles prévu d'ici 2025. Le taux de croissance des émissions de GES a diminué dans les dernières années. Un tel plafonnement annoncerait une ère de décroissance des émissions de GES.

Au Québec, la transition énergétique, qui vise à remplacer les énergies fossiles par l'électricité, va entre autres reposer sur l'énergie éolienne dans les prochaines années. Plusieurs projets de parcs éoliens vont être mis en place, dont un premier déjà en cours au Lac-Saint-Jean. La Société d'État Hydro-Québec se lance dans ce secteur qu'elle laissait autrefois au privé pour atteindre son objectif de doubler sa production énergétique d'ici l'année 2050.

PROTECTION DE LA FAUNE

Les animaux font face aux conséquences graves des changements climatiques, dont l'extinction. Le caribou est menacé de disparition au Québec depuis plusieurs années, et l'état de sa population ne s'améliore pas. Cet été, le ministre fédéral de l'Environnement et du Changement climatique, Steven Guilbeault, a demandé au Conseil des ministres d'intervenir pour protéger les habitats des caribous afin d'assurer la survie de l'espèce. Les industries minière et forestière figurent parmi les principaux facteurs perturbateurs des habitats des caribous, entre autres à cause des conséquences de la coupe forestière et du réseau routier qu'elle nécessite. Un projet de décret d'urgence a donc été entamé cet été afin de mettre en place des mesures plus radicales de protection de trois hardes précises de caribous, soit celles de Val-d'Or, de Charlevoix et du Pimoucan.

La rainette faux-grillon, une espèce d'amphibien qui se reproduit dans des milieux humides du Québec, est de plus en plus affectée par l'étalement urbain et l'agriculture. L'espèce a pourtant connu de bonnes nouvelles cet été. Grâce à un investissement de 8,2 millions de dollars du Fonds de la nature du Canada, des habitats de la rainette faux-grillon ont été restaurés au Québec : plus de 13 hectares sur la Rive-Sud de Montréal, plus de 42 hectares en Outaouais et près de 40 hectares en Montérégie. La rainette faux-grillon, malgré sa petite taille, occupe un rôle important dans son écosystème. Elle agit comme indicateur de la pression sur la biodiversité dans son milieu grâce à la similarité entre ses besoins et ceux de plusieurs autres espèces.

L'été nous apporte également une bonne nouvelle pour les dindons sauvages : l'espèce qui était autrefois menacée de disparition à cause de la destruction de son habitat et de la chasse intensive compte maintenant une population nombreuse. Plusieurs citoyens en ont même aperçu dans les villes.

Pour ce qui est du projet d'agrandissement du parc marin du Saguenay-Saint-Laurent et du projet de création d'un parc marin entre l'île d'Anticosti et la réserve du parc national de l'Archipel-de-Mingan, des progrès se réalisent. Depuis l'automne 2023, les représentants de Parcs Canada, du ministère de l'Environnement, de la Lutte contre les changements climatiques, de la Faune et des Parcs du Québec et de la Société des établissements de plein air du Québec ont consulté les communautés autochtones, municipalités et entreprises concernées par le projet d'agrandissement du parc marin du Saguenay-Saint-Laurent. En automne 2024, les différentes administrations prévoient consulter le public. Ces consultations servent à recueillir les préoccupations et les questions des parties prenantes pour y répondre et réaliser un parc marin qui conviendra à ses utilisateurs et ses visiteurs.

Ces avancées dans les projets de protection de l'environnement et dans les mentalités sont encourageantes. C'est avec une combinaison de petites victoires et de grandes réformes que nous pouvons espérer inverser les tendances actuelles et construire un avenir plus durable. ☉

JULIETTE ELIE
Éditrice Environnement

EILEEN DAVIDSON



La métamorphose de Catherine Souffront Darbouze

Procureure hier et artiste aujourd'hui, Souffront se confie sur un changement de voie réussi.

Lorsqu'on recherche Catherine Souffront Darbouze sur internet, l'algorithme nous projette une artiste québécoise d'origine haïtienne à la chevelure bouclée et au sourire étincelant. Elle enchaîne les couvertures de magazines revêtue de créations aux teintes vives et aux mille-et-unes coupes, mais jamais en nous donnant l'impression qu'elle se vend : elle semble s'affirmer. Dans une ère prônant la spécificité, elle incarne une version moderne du *Renaissance man*, où chaque couleur de sa palette représente un talent n'attendant que d'être forgé, martelant les idéaux d'une route déjà tracée ; une « cage dorée ». Pourtant, si nous avons recherché le même nom sur le web il y a six ans, les teintes vives de ses vêtements seraient troquées pour une toge de jais au collet brodé, autant serré qu'un chignon laissant à peine entrevoir la fougue de ses boucles. Jamais nous n'aurions pu imaginer que la voix résolue de cette procureure de la Couronne, servant autrefois à défendre des victimes de violence conjugale, aurait pu être un tel vecteur, donnant vie, par sa profession d'actrice, à des personnages aussi riches en quêtes qu'en complexité. Mais pourquoi se limiter ? Se « limiter » est un mot fort lorsque nous évoquons une personne ayant atteint ce que certains pourraient qualifier du summum de l'intelligentsia. La profession de procureure est certes prestigieuse, mais cette référence capillaire sert ici d'analogie au conformisme social.

Le Délit (LD) : *Je porte attention à vos cheveux, qui pour moi, en tant que femme noire [Harantxa Jean, ndlr], sont une belle métaphore de la vie. Un chignon serré projette une image « soignée », conforme aux attentes sociétales, mais dissimule un potentiel prêt à se libérer et à éclore. Quand vous avez décidé de détacher vos « boucles » artistiques pour embrasser votre créativité après tant d'années dans le droit, avez-vous ressenti une libération similaire, comme si vous laissiez enfin germer une partie de vous-même qui était restée cachée trop longtemps ?*

Catherine Souffront Darbouze (CSD) : Mon Dieu, c'est vraiment beau ! Il est vrai que mon épanouissement et mon changement capillaire coïncident avec mon parcours professionnel. Je pense que dans les deux cas, c'est similaire, c'est-à-dire



HARANTXA JEAN | LE DÉLIT

qu'entendons-nous : nous passons notre vie à essayer de rentrer dans le moule. Nous nous créons un « moi », composé de tout ce que les gens que l'on aime désireraient que l'on soit, aimeraient que l'on devienne, et composé de l'idée que l'on a de nous-mêmes. J'ai suivi ce « moi » pluri-voix, qui m'a menée jusqu'à la Couronne. Puis, c'est vraiment le fait de ressentir des émotions extrêmement conflictuelles qui m'a poussée à me remettre en question : ce « moi » plus profond, ne serait-il pas ailleurs ?

C'est donc à la recherche de celui-ci que j'ai changé de carrière, et que j'ai changé de cheveux. Je lissais souvent mes cheveux [lorsque j'étais procureure, ndlr] parce que *this is what we do!* (c'est ce que nous faisons!, tdlr) C'est beau, c'est « conforme ». À l'école aussi j'utilisais du défrisant. Je ne savais même pas à quoi ressemblaient mes cheveux naturels. C'est à la suite de la recherche de ce « moi » authentique que je me suis demandé : comment puis-je ignorer ce qui pousse de ma propre tête ?

(LD) : *Vos cheveux feraient donc partie de votre identité ?*

(CSD) : Mais complètement ! J'ai senti un appel, une voix, qui criait fort à l'intérieur de moi. Notre devoir sur cette Terre, c'est d'honorer qui nous sommes, de façon authentique. Pour cela, encore faut-il

qu'on se trouve. Ma boussole intérieure m'a guidée vers les arts, mais également vers cette découverte de mes cheveux. Et ces transitions, professionnelle et capillaire, ont été des libérations.

(LD) : *Vous avez mentionné une honte liée à votre changement de carrière, voire au simple fait d'affirmer votre désir de devenir artiste. C'est une pression qui résonne particulièrement pour les enfants issus de l'immigration, souvent tiraillés entre leurs aspirations personnelles et les attentes familiales. En regardant en arrière sur votre enfance, quels étaient les rêves de la jeune Catherine avant de se soumettre aux attentes des autres ?*

(CSD) : Je pense que les rêves de la jeune Catherine, c'est littéralement ma vie en ce moment. Depuis que je suis toute petite, je suis quelqu'un d'artistique. J'aime dessiner, j'aime chanter... Au secondaire, j'ai joué dans des comédies musicales, des cours de théâtre, j'adorais les cours d'arts plastiques. C'était une façon de me consacrer à ma fibre naturellement artistique. Après, je suis allée au CÉGEP ; j'ai étudié en Sciences de la Nature. Si jamais un jour, je me réveille un matin, et que je voudrais être médecin — toutes les portes sont ouvertes ! Donnez-moi un marteau que je me fracasse le crâne [rires] !

Mais c'est tellement nuancé, parce que l'on a des parents et des

grands-parents qui ont fui l'instabilité politique pour s'assurer d'un futur meilleur pour leur progéniture. Donc, je pense que cette honte est normale. Chaque génération transmet leurs peurs à leurs enfants. Chaque génération espère que la suivante pourra réussir là où elle a échoué. Et ils ont fait de leur mission de nous donner les outils pour que l'on puisse réaliser leur idéal. Le problème, c'est quand l'idéal d'une génération ne correspond pas à l'idéal de la suivante — c'est là où la honte surgit.

« Oser nous voir dans notre succès, de nous montrer en train de rayonner, ça déstabilise »

En grandissant, aucun parent immigrant ne dira à son enfant : « Oui, je t'encourage, saute à pieds joints dans ce qui est pour moi, un vide. » J'ai vu les sacrifices de mes parents pour que je puisse atteindre leur idéal : la sécurité. Et j'ai suivi cette voie, parce qu'elle faisait du sens, et je ressens aussi ce devoir de rendre mes parents fiers. Cette pression n'est ni vide, ni insipide. Elle m'a permis d'avancer. Mais dans ce processus, le piège, c'est de se travestir, de ne plus être soi-même. C'est comme marcher sur une corde raide.

Aujourd'hui, six ans plus tard, mes parents comprennent tellement.

Ils ont cheminé ce changement avec moi. Des fois, c'est nous qui apprenons des choses à nos parents. Ils nous ont tout donné, et je leur redonne authentiquement en étant moi-même, et en leur prouvant qu'il y a d'autres voies qui sont possibles, autres que le classique ingénieur, avocat, infirmière, médecin. Il y a quelque chose de noble là-dedans, mais il ne faut pas que cela devienne une pression démesurée.

(LD) : *Cette voix créative qui cherchait à s'exprimer, à quel moment est-elle devenue impossible à ignorer ?*

(CSD) : Ce sont des petits moments. Je me rappelle, à la première saison de *La Voix* — j'avais déjà fait un petit concours de chant — et plusieurs des participants de ce concours passaient les auditions. J'étais dans la cuisine, à huit ou neuf heures du soir, et je vois cela à la télé pendant que j'étudie pour l'examen du barreau. Je me rappelle de m'être mise à pleurer, parce que le *clash* était tellement immense. C'était des gens que je connaissais, qui avaient fait d'autres choix que les miens.

Après, j'ai continué, j'ai fait mon barreau et j'ai travaillé quatre ans, *'cause we're not quitters!* (car nous ne sommes pas des lâches!, tdlr) Je voulais aller au bout de cette entreprise-là. Tout cela, je l'avais normalisé, c'était mon standard. Mais honnêtement, après deux ans

à la Couronne, j'ai commencé à me questionner : *Is this it?* (Est-ce tout ce que la vie a à offrir ?) Je regardais autour de moi, et je me demandais comment les autres pouvaient être satisfaits. Oui, j'étais une bonne procureure, mais à quel prix ?

Je sais que cela sonne dramatique, mais je me demande souvent : « sur mon lit de mort, est-ce que c'est une décision que je risque de regretter ? » Et la réponse s'est imposée d'une limpidité : si je n'essaye pas de mettre les deux pieds dans le monde artistique, je vais le regretter, c'est certain. Et pour moi, *that's a good enough reason* (c'est une assez bonne raison).

(LD) : Une artiste dotée d'une dualité culturelle jongle souvent avec le devoir de valoriser ses racines ethniques, tout en ayant une appartenance à sa culture d'accueil. Ce mandat implique de revêtir le chapeau parfois lourd d'activiste ; un rôle qui vous était naturel dans votre carrière de procureure. En quoi ce côté justicier vous a-t-il aidée dans la co-écriture de *Lakay Nou*, une télé-série reliant Haïti à la culture québécoise?

(CSD) : C'est super intéressant. Je te dirais que je ne m'enfarge pas dans les fleurs du tapis : ma motivation ne vient pas des autres. Je fais des choses qui me tentent. Et en général, si cela me tente, c'est qu'il y a une raison. *Lakay Nou* [« Notre Maison », en créole haïtien, ndr], c'est parti d'une motivation égoïste! De nous voir, les haïtiens, représentés à l'écran tel que moi je nous vois. Mais la beauté, c'est que je crois que lorsque nous apprenons à suivre notre boussole intérieure, nous ne sommes pas seuls à penser ainsi ! Les idées sont des énergies ; elles

misère. Oser nous voir dans notre succès, de nous montrer en train de rayonner, ça déstabilise. Donc oui, maintenant, je vois que *Lakay Nou*, est représentatif de quelque chose d'audacieux qui fait en sorte que... C'est une première! Qui vient presque avec le fait d'être activiste. Mais quand nous sommes Noirs, on est tout le temps activiste.

Parce que dès que l'on fait quelque chose qu'aucun Noir n'a fait auparavant, on est « le premier », « le pionnier ». C'est un chapeau qui nous revient pas mal tout le temps. J'avoue que je n'ai pas du tout de malaise, parce que je suis fière de ma création, et elle me réconcilie avec le droit. Je me dis que « mon petit côté justicier, et bien le voici, le voilà! »

(LD) : La création et le pitch d'une série comme celle-ci ont sans doute impliqué des défis uniques. Avez-vous été confrontés à des frictions culturelles lorsque vous avez présenté ce projet à Radio-Canada?

d'accueillir une émission comme telle. On est rendus là.

(LD) : Est-il difficile de naviguer entre Catherine l'interprète de personnages et Catherine la scénariste, ou existe-t-il un persona unificateur derrière ces multiples facettes?

(CSD) : La personne derrière, c'est la créatrice. Oui, je suis comé-

rien de l'arracher. Quand Coralie est arrivée, je n'avais rien demandé. Pour moi, c'était un clin d'œil de la vie et un beau renouement avec la musique.

De la même manière, quand le magazine *Elle Québec* m'a approchée pour ma couverture, je travaillais déjà sur de la musique avec de nouveaux collaborateurs

cal. Mon futur EP sera peut-être la chose la plus décousue de la planète, parce que j'ai envie d'explorer plein de trucs. La vie est un laboratoire. Et quand tu le comprends enfin, les choses deviennent bien plus amusantes.

Ultimement, cette « apprentie alchimiste », comme elle se définit si bien sur les réseaux sociaux, mélange ses ingrédients pour concocter la meilleure des potions. Vous pourrez découvrir le résultat de cette alchimie sur le grand écran à partir du 8 novembre 2024 dans *Le Cyclone de Noël*, et avec son retour dans les prochaines saisons de *Lakay Nou* et *L'œil du cyclone*, prévues pour l'an prochain.

(LD) : Votre polyvalence nous pousse à interroger le mantra qui guide votre officine créative. Si vous aviez un dicton à créer, lequel serait-il ?

(CSD) : La vie est un jeu de serpents et échelles. N'oublie pas de jouer, et de te rappeler que ce que tu crois un échec, est peut-être une échelle. Alors n'aies pas peur d'essayer. ☺

« Je veux créer, mais je ne suis pas à l'abri d'un autre changement de carrière. Catherine, la créatrice, est consciente que chacun de mes titres ne sont que des titres, et non pas qui je suis »

dienne, mais il reste que toutes ces vocations sont des étiquettes sur un bol. Je ne suis pas l'étiquette, je suis le bol. Je suis un véhicule ; un conte-

extraordinaires. Alors, je me suis dit : pourquoi ne pas créer une chanson qui coïnciderait avec la parution du magazine? Avec un mois pour tout boucler, le son était finalisé et prêt à être diffusé sur les plateformes! Donc tout s'est aligné pour que cela fonctionne.

En ce moment, je suis en train de découvrir mon style musi-

HARANTXA JEAN
Éditrice Culture

NOAH-ALEC MINA



vont cogner à la porte des gens. Et cette idée, elle est venue à moi et à Frédéric Pierre [concepteur, producteur, co-auteur et comédien dans *Lakay Nou*, ndr] à peu près en même temps. Je lui ai dit : « j'ai une idée, voici les grandes lignes », et il m'a dit : « j'ai littéralement la même idée, c'est mon projet cette année. »

Donc, quand je dis « égoïste » ce n'est peut-être pas le bon mot, mais ma motivation est reliée à quelque chose d'intuitif. Je ne vais pas forcément aller chercher auprès des autres, parce que cela va me rajouter des épices qui ne sont pas les miennes, et elles ne doivent pas être la base de ma recette. J'ai réalisé que mon désir de me voir ainsi représentée, hors du misérabilisme, c'était un désir qui était partagé! On dit souvent que montrer la *black joy* [joie noire, la joie ressentie par les personnes noires, ndr], c'est un acte de militantisme en soi. Parce que les gens sont plus habitués à nous voir dans notre

(CSD) : C'est sûr que l'on a ressenti une pression. Je pense que Radio-Canada étaient excités, ils avaient hâte de diffuser une émission qui met en valeur la communauté noire, et nous sommes arrivés au bon moment, avec le bon projet. Nous tenions à avoir notre *show* au Québec avec nos particularités, nos accents et nos cultures, et Radio-Canada a embarqué à pieds joints.

Par contre, nous avons conscience que, d'un coup que l'émission *floppe*, combien de temps est-ce que ça prendrait avant que Radio-Canada accepte à nouveau une émission avec une distribution noire? Donc je vous mentirais si je vous disais qu'il n'y avait pas une pression additionnelle.

En même temps, l'audience a tellement bien accueilli la série que je crois qu'on avait sous-estimé l'évolution des gens et leur capacité

nant. Je veux créer, mais je ne suis pas à l'abri d'un autre changement de carrière. Catherine, la créatrice, est consciente que chacun de mes titres ne sont que des titres, et non pas qui je suis. Là, la comédienne tombe en mode veille, et j'entre plus dans le monde de la chanson.

(LD) : Vous avez auparavant mentionné que le rôle de Coralie dans la série *jeunesse L'île Kilucru* a été un cadeau qui vous a été offert par la vie. Ce rôle de sirène chantante a-t-il contribué à nourrir vos rêves les plus ambitieux, culminant avec la sortie de votre premier single, *Pick Me Up*, au printemps dernier?

(CSD) : La vie, c'est comme une danse, et si tu écoutes bien ses signaux, elle va te dire où aller. J'avais déjà eu un projet musical avant le rôle de Coralie et c'était tellement compliqué. Au bout de tout ça, j'ai compris le message : ce n'était pas le bon moment. Si le fruit n'est pas mûr, ça ne sert à



AGA & Appel de candidatures

Les membres de la Société des publications du Daily (SPD), éditrice du McGill Daily et du Délit, sont cordialement invités à son **Assemblée générale annuelle** :

Le mercredi 2 octobre à 18h
Centre universitaire de McGill
3480 Rue McTavish, Salle 107

L'assemblée générale élira le conseil d'administration du SPD pour l'année 2024-2025.

Les membres du conseil de la SPD se rencontrent au moins une fois par mois pour discuter de l'administration du McGill Daily et du Délit, et ont l'occasion de se prononcer sur des décisions liées aux activités de la SPD.

Le rapport financier annuel et le rapport de l'experte-comptable sont disponibles au bureau de la SPD et tout membre peut, sur demande, obtenir une copie sans frais.

Questions? chair@dailypublications.org

Nouvelle saison, mêmes enjeux : la représentativité culturelle à *Occupation Double*

Des ex-participantes de la téléréalité dévoilent l'envers du décor.

BÉATRICE POIRIER-POULIOT
HARANTXA JEAN
Éditrices Culture

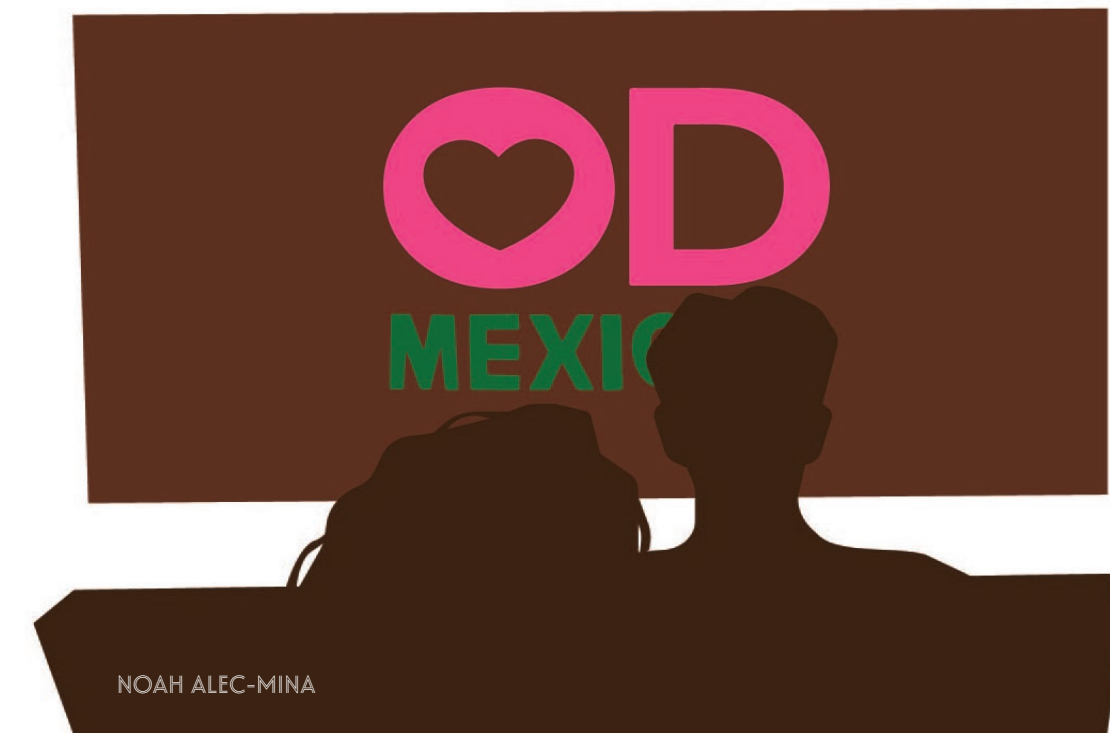
La nouvelle saison d'*Occupation Double* (OD) a débuté ce dimanche, dévoilant son tapis rouge emblématique sous la douceur d'une soirée mexicaine. Cependant, ce moment n'est pas seulement marqué par la fébrilité des rencontres et des premiers rapprochements, mais par un enjeu récurrent : la diversité culturelle dans le casting.

À la suite du dévoilement de la distribution d'*OD Mexique* au mois d'août dernier, les réseaux sociaux se sont enflammés, notamment TikTok, où les discussions autour de la représentation des minorités visibles sont montées en flèches. Jugée homogène et non représentative de la diversité culturelle du Québec, la sélection des candidats a essuyé de nombreuses critiques — mais ce n'est pas la première fois que l'émission est confrontée à de telles reproches.

Pour ceux qui ne seraient pas des adeptes de cette émission, *Occupation Double*, lancée en 2003 et aujourd'hui diffusée sur la chaîne Noovo est une télé-réalité québécoise où des célibataires se côtoient durant 10 semaines dans une destination paradisiaque, au fil desquelles ils doivent former des couples et multiplier les stratégies pour éviter l'élimination. Depuis son

« Comment *Occupation Double* peut-elle évoluer pour véritablement refléter la société québécoise dans toute sa pluralité? »

retour à l'antenne en 2017, ce « phénomène culturel » est devenu le point de mire des débats sur l'inclusion, où beaucoup jugent les efforts en faveur de la représentativité culturelle insuffisants. Sept ans plus tard, les réactions des téléspectateurs



donnent l'impression d'un retour à la case départ : pourquoi cet enjeu subsiste-t-il, et comment *Occupation Double* peut-elle évoluer pour véritablement refléter la société québécoise dans toute sa pluralité?

Des critiques justifiées?

Cette année, avec ledit lancement d'*OD Mexique*, c'est une vidéo publiée sur la plateforme TikTok qui a été à l'origine d'une cascade de réactions : une utilisatrice déplore le manque de « vraies » femmes noires à OD. Jugée « timide » et pas assez « *baddie* » (séduisante et sûre d'elle-même), c'est la présence de Shaïna, l'unique femme afro-descendante de la sélection de participantes, qui déclenche un tollé. Les internautes se sont vite divisés sur ce que signifie réellement la « représentation » à *Occupation Double*. Plusieurs ont exprimé une frustration face à ce qu'ils perçoivent comme une représentation de façade (*token representation*) ou une inclusivité forcée, dénonçant notamment l'absence de candidats aux teints plus foncés et aux traits afro-centrés. « Chaque année, vous faites la même affaire », affirme une internaute. « Vous croyez vraiment qu'ils [la production, *ndlr*] vont mettre une majorité d'entre nous [personnes racisées] dans l'émission? », renchérit-elle. D'autres utilisateurs évoquent

que les candidats choisis pour participer à l'émission seraient davantage en proximité avec leur « côté blanc », afin de rendre le contenu de l'émission plus « digeste » pour l'audience québécoise de souche.

La préoccupation des internautes peut sembler futile lorsqu'on se penche sur les saisons précédentes de la téléréalité : on ne peut nier les efforts de la production en contemplant les récentes victoires de personnes issues de la diversité (Stevens Dorcelus et Inès Lalouad dans *OD dans l'Ouest* (2021), par exemple). Or, malgré l'inclusion de candidats issus de minorités visibles à l'écran, bien trop souvent, leur élimination survient promptement dans l'aventure, où ils reçoivent une attention moindre par rapport à leurs homologues blancs.

Entre plaintes et opinions tranchées, nous avons échangé avec deux anciennes participantes d'*Occupation Double* pour en savoir davantage sur la réalité derrière les caméras : Racky Diop, candidate lors de la saison d'*OD Andalousie* (2023) et Rym Nebbak, participante à *OD Afrique du Sud* (2019). Leurs témoignages nous offrent une perspective unique, révélant l'expérience vécue par des femmes racisées dans une émission où l'apparence et la représentativité sont scrutées à la loupe.

Rym et Racky se confient

« Dans la vie, je ne suis pas quelqu'un qui a du mal à attirer les gars, et pourtant, à OD, ils me regardaient à peine. » Ce témoignage de Racky, jeune femme québécoise d'origine sénégalaise, illustre une réalité partagée par plusieurs femmes noires dans l'émission. Son expérience a suscité beaucoup de déception chez les téléspectateurs, exacerbée par son élimination dès la première semaine.

C'est seulement l'année dernière que Mia Bleu Voua devient la première femme afro-descendante à remporter *Occupation Double*. Cependant, cette même saison, l'enjeu de la représentation et la situation toute aussi pertinente de Racky n'a pas été diffusée : « Quand j'ai été éliminée et que j'étais dans la maison des exclus, l'un des premiers sujets que j'ai évoqué dans mon entrevue était le fait d'être une femme noire à OD et la frustration de partir en premier. Mais la production n'a pas diffusé ces images. » De même, l'ancienne candidate souligne également que certaines de ses interactions, notamment lorsqu'elles touchaient à des sujets culturels ou personnels, n'étaient pas montrées dans le montage final : « J'aurais vraiment aimé que [la production, *ndlr*] montre davantage ma relation avec Mia. On a eu beaucoup de conversations

sur ces sujets-là ; on mettait nos bonnets [pour les cheveux] et on racontait aux autres filles leurs bienfaits... Je pense que s'ils avaient montré ça, le public m'aurait perçue différemment, surtout la communauté noire [qui pense que je "blanchis" ma personnalité]. Mais c'est ça le truc lorsque que la production est majoritairement blanche ; il ne voient pas l'importance de ces moments là. »

En effet, plusieurs internautes considèrent que les participants

« Quand je dis que je m'adapte, je ne m'adapte pas à la blancheur mais à l'environnement dominant »

- Racky Diop, ex-candidate

OD Andalousie

racisés tentent de répondre aux attentes de l'industrie du spectacle québécois, faisant face à une pression implicite de correspondre au stéréotype de la personne racisée « assimilée ». Cette critique se reflète notamment dans le reproche selon lequel certains participants adoptent des accents québécois de souche, au lieu de leurs « accents d'origine ». Racky, confrontée à ces jugements, offre une perspective nuancée sur la question :

« Je suis quelqu'un qui s'adapte en fonction des gens qui m'entourent ; si j'avais commencé à dire du slang, j'aurais parlé en slang avec qui? Les autres participants ne parlaient pas comme ça. » En grandissant dans un milieu de banlieue majoritairement blanc, elle explique avoir appris à *code-switch*, c'est-à-dire à adapter son langage en fonction de son interlocuteur. Selon elle, il s'agit d'une stratégie d'adaptation et non de dénaturation : « Quand je dis que je m'adapte, je ne m'adapte pas à la blancheur mais à l'environnement dominant. Je ne considère pas cela comme "me blanchir" ».

D'un autre côté, Rym Nebbak, ancienne participante québécoise d'origine algérienne, perçoit cette dynamique différemment. Selon elle, l'émission ne l'a pas changée, mais elle reconnaît l'influence du *showbiz* québécois sur son parcours : « J'ai été choisie pour une raison et la production nous a toujours encouragé à rester fidèles à nous-mêmes puisqu'ils nous ont choisis pour qui nous sommes », explique-t-elle. « Évidemment, à ma sortie, il était clair que je commençais à baigner dans le monde du *showbiz* québécois. Mon auditoire est principalement de souche québécoise. Par contre, OD n'a jamais changé ma personnalité, mon identité, ni mes valeurs. Je reste exactement la même personne, sauf que maintenant j'ai un accent québécois plus prononcé, que j'assume totalement d'ailleurs. »

La perspective de Rym met en lumière une autre facette du débat sur l'identité culturelle dans le contexte de la télé-réalité québécoise, où celle-ci peut amener une pression de représenter leur communauté. Certaines, comme Racky, ressentent un poids lié à cette représentation : « Une partie de moi se disait que [j'allais participer à OD seulement]

pour moi, mais en sachant que tu seras sûrement l'une des seules Noires, il y a une partie de toi qui se dit "merde, il faut que je nous représente bien", parce que si je fais quelque chose qui paraît mal, ça ne sera pas seulement "Racky a mal agi", ce sera "les Noirs agissent mal." »

Elle ajoute : « Mais comment pourrais-je représenter toutes les femmes noires? C'est irréaliste. Je ne veux pas être la seule Noire à OD, je veux que toutes les femmes noires soient représentées. Mon espoir est que, lorsqu'on voit une femme noire, on la voit hors du groupe dont elle fait partie, et qu'elle puisse exister comme elle l'entend. Ce serait mon utopie. »

Cependant, cette utopie, elle semble accessible. Rym, en se concentrant sur l'expression de son individualité, se détache du devoir d'incarner une représentation collective : « Personnellement, lorsque j'ai par-

ticipé à OD, j'avais 23 ans, je venais de quitter une relation toxique de six ans. Mon seul but et objectif était de m'amuser, de rencontrer des gens formidables et de vivre l'aventure d'une vie. Je n'avais évidemment pas l'intention de venir représenter une communauté. Je suis venue représenter Rym. Et Rym est plus que

Il est important de noter que Rym a eu l'opportunité de rester plus longtemps dans l'émission, ce qui lui a permis de vivre plus largement l'expérience. Ce contraste souligne l'impact qu'une distribution diversifiée peut avoir non seulement sur les candidats eux-mêmes, mais sur le succès global de l'émission égale-

sion authentique qui permet à ces candidats de se sentir à l'aise et de ne pas être réduits à des rôles secondaires. Pour progresser, la production doit veiller à ce que les participants ne soient plus confrontés à des barrières invisibles qui limitent leur parcours : « La production doit sélectionner des hommes qui sont ouverts à l'idée de sortir avec des femmes de couleur afin de favoriser la formation de véritables couples », affirme Racky. « On ne veut plus voir des femmes issues de la diversité quitter dès la première semaine. Cela implique que les personnes qui s'occupent de sélectionner les candidats doivent être également issues de la diversité puisqu'ils comprennent mieux les enjeux sociaux-culturels et l'impact positif que pourrait avoir la représentativité audio-visuelle dans le *showbiz* québécois », conclut Rym.

Ainsi, si le tapis rouge d'OD promet une diversité de visages, il ne garantit pas toujours une diversité d'expériences authentiquement vécues et représentées. Il reste à voir si les émissions futures sauront aller au-delà de l'apparence pour embrasser la complexité des identités qu'elles souhaitent mettre en lumière. ☺

« Mon espoir est que, lorsqu'on voit une femme noire, on la voit hors du groupe dont elle fait partie, et qu'elle puisse exister comme elle l'entend. Ce serait mon utopie »

- Racky Diop, ex-candidate OD *Andalousie*

juste son origine. » L'influenceuse poursuit en expliquant qu'elle comprend que certains participants issus de la diversité peuvent ressentir cette pression de représenter leur communauté, mais que cela n'a jamais été son cas. « Je suis fière d'être algérienne, mais Rym ne peut pas assumer la pression de représenter l'Algérie au grand complet. [...] C'est de vivre dans une illusion que de croire qu'une seule personne peut représenter une communauté entière. Je ne crois pas avoir bien représenté les Algériens mais j'ai représenté ma propre personne, avec mes qualités et mes gros défauts, et cela me suffit. »

ment : « L'édition d'OD *Afrique du Sud* comptait le plus grand nombre de candidats issus de la diversité et l'émission a connu un succès pour cette raison! C'était de loin l'une des meilleures saisons produites par Production J puisque les côtes d'écoutes étaient plus élevées qu'à l'habitude. OD a réussi à conquérir un nouvel auditoire multiculturel et c'est dans leur intérêt de continuer d'augmenter le nombre de candidats issus de la diversité », explique Rym.

Vers une approche plus nuancée de la représentation

Ce à quoi les spectateurs s'attendent, c'est une inclu-

septembre 2024

CALENDRIER CULTUREL

Tu peux aussi visiter la 17^e édition de l'exposition World Press Photo, située au Marché Bonsecours jusqu'au 14 octobre !

C'est 12\$ pour les étudiant-e-s!

DANSE FESTIVAL QUARTIERS DANSES 5

22^e édition du Festival de danse contemporaine, qui réunit des chorégraphes originaires de 7 pays. **Jusqu'au 14 septembre** Place des Arts

THÉÂTRE TROP HUMAINS 11

par Étienne Lepage
10 interprètes explorent la condition humaine dans une série de scénettes improbables. **Du 11 septembre au 5 octobre** Théâtre de Quat'Sous

LITTÉRATURE FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE (FIL) 18

Le FIL célèbre ses 30 ans d'existence. **Du 18 au 28 septembre**

THÉÂTRE Cordes 9

par Inés Adán Mozo
Comédie dramatique teintée d'humour qui explore la masculinité et les rivalités fraternelles. **Du 9 septembre au 2 octobre** Théâtre La Licorne

THÉÂTRE LES GENS, LES LIEUX, LES CHOSES 12

Anne-Élisabeth Bossé incarne Emma, comédienne toxicomane contrainte d'entamer une démarche de désintoxication. **Du 12 septembre au 12 octobre** Théâtre Duceppe

EXPOSITION P POUR PALESTINE 21

Exposition collective qui rassemble des œuvres multidisciplinaires d'artistes palestiniens sous le sigle de la résilience. **21 septembre au 14 décembre** Centre d'exposition Plein Sud

THÉÂTRE LA FEMME QUI FUIT 10

Adaptation théâtrale du roman éponyme d'Anaïs Barbeau-Lavalette par Sarah Berthiaume & Alexia Bürger. **Du 10 septembre au 5 octobre** Théâtre du Nouveau Monde

CINÉMA TOUS TOQUÉS! 13

Julie Le Breton partage l'écran avec l'acteur français Édouard Baer dans cette comédie rassembleuse qui plaira aux amateur-ice-s de cuisine. **Dès le 13 septembre** Cinéma Quartier Latin

CINÉMA FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM BLACK DE MONTRÉAL (FIFBM) 25

L'inauguration de cette 20^e édition du FIFBM sera présidée par nul autre que le réalisateur américain Spike Lee. **Du 25 au 29 septembre** L'Olympia de Montréal

EXPOSITION DEUX PAR DEUX RASSEMBLÉS 11

Collection qui rassemble des œuvres récemment acquises par le MBAM. **Du 11 septembre au 5 octobre** Musée des Beaux-Arts de Montréal

THÉÂTRE LA DÉMAGOGIE DES DRAGONS 16

Deux artistes québécois se lancent à la quête de leurs racines vietnamiennes. **Du 16 septembre au 11 octobre** Centre du Théâtre d'Aujourd'hui

THÉÂTRE PEAU D'ÂNE 27

Le duo Félix-Antoine Boutin et Sophie Cadieux revient à la charge avec une réinterprétation complètement déjantée de ce classique des Frères Grimm. **Du 27 septembre au 15 octobre** Salle Denise-Pelletier